

# L'Enfer de John Milton

par Gérard JOULIÉ, Lausanne

Ce n'est pas une petite affaire que de faire aimer Milton au public français qui, depuis le XVII<sup>e</sup> siècle, pense et croit comme Voltaire, c'est-à-dire au ras des pâquerettes semées par un dieu jardinier. Pourtant la littérature anglo-saxonne puritaine nous a donné deux figures maîtresses qui n'ont cessé de hanter les cervelles les plus métaphysiques du XIX<sup>e</sup> siècle : Hamlet, le prince neurasthénique et misanthrope, et le Satan de Milton, en qui Baudelaire se plaisait à voir l'incarnation de son type idéal de beauté virile. Type fait de tristesse, de mélancolie et de satiété, avec des ambitions ténébreusement refoulées, bref un type de beauté où il y a du malheur.

Or ce Satan-là ne nous est pas inconnu. Il est le père d'une prestigieuse lignée. On le rencontre d'abord chez le Manfred et le *Cain* de Byron, on le retrouve ensuite chez le capitaine Achab de Melville, il court en filigrane dans toute l'œuvre de Henry James, Stevenson s'en est inspiré pour composer la figure du *Maître de Ballantrae*, Shelley, Poe, Carlyle, Goethe, Vigny, Baudelaire, Mallarmé, Valéry ont tous trempé leur plume dans son noir encrier. Cette révolte absolue, métaphysique, théologique, le Français la comprend mal, car même dans sa révolte il reste sociable, et quand il fait la révolution, c'est, comme il le croit, pour assurer le bonheur du genre humain.

Or le héros du *Paradis perdu*, ce n'est pas Adam, c'est l'ange vaincu, c'est Lucifer, les bras obstinément croisés sur son refus et

«assis sur sa différence» (comme l'eût dit Claudel). Car le dieu de Milton est un dieu guerrier.

## Du côté de Satan

Il est pour le moins curieux qu'un républicain aussi farouche que Milton se fasse de la royauté de Dieu une conception aussi orientale et despotique. La vérité, c'est que Milton était sans le vouloir du côté de Satan. Mais le problème est plus profond. Il touche à l'immémoriale différence existant entre ce qu'on peut appeler la poésie de la conquête et celle de l'indomptable endurance des vaincus. Milton était du côté du Bien qui, dans le monde qui est le nôtre, est toujours vaincu par le Mal. Or la théologie dont il se réclamait impliquait la défaite du Mal par le Bien et son incorrigible matérialisme le poussa à donner à cette défaite une apparence de réalité.

C'est aussi que la loi suprême de la poésie et de la vie, qui veut que d'endurer noblement la défaite soit plus noble, plus digne que de conquérir le pouvoir par la force et au milieu des acclamations, rend, pour le lecteur, quelque peu ridicule et même assez déplaisant ce triomphe matérialiste du Fils de Dieu sur l'héroïsme désespéré de son antagoniste.

Comparons, par exemple, la description que fait Milton des deux armées, celle des anges victorieux et celle des anges vaincus.

De la première, il dit : « Seul vainqueur, par l'expulsion de ses ennemis, le Messie ramena son char de triomphe. Tous ses saints, qui, silencieux, furent témoins oculaires de ses actes tout puissants, pleins d'allégresse, au-devant de lui se portèrent : et dans leur marche, ombragée de palmes, chaque brillante hiérarchie chantait le triomphe, le chantait, Lui ; roi victorieux, Fils, héritier et Seigneur ; à Lui tout pouvoir est donné ; de régner il est le plus digne. »

Et maintenant écoutez avec quelle noble mélancolie il parle des damnés, des vaincus, des démons, des anges rebelles : « D'autres esprits plus tranquilles, retirés dans une vallée silencieuse, chantent sur des harpes, avec des sons angéliques, leurs propres héroïques combats et le malheur de leur chute par la sentence des batailles ; ils se plaignaient de ce que le destin soumit le courage indépendant à la force ou à la fortune. Leur concert était en parties ; mais l'harmonie (pouvait-elle opérer un moindre effet, quand chantent des esprits immortels ?) suspendait l'Enfer, et tenait dans le ravissement la foule empressée. En discours plus doux encore (car l'éloquence charme l'âme, la musique, les sens), d'autres, assis à l'écart sur une montagne solitaire, s'entretennent de pensées plus élevées, raisonnent hautement sur la Providence, la Prescience, la Volonté et le Destin : Destin fixé, Volonté libre, Prescience absolue ? ils ne trouvent point d'issue, perdus qu'ils sont dans ces tortueux labyrinthes. Ils argumentent beaucoup sur le mal et le bien, sur la félicité et la misère finale, sur la gloire et la honte... »

Et tandis que l'Enfer devient de cette façon un lieu beaucoup plus habitable et civilisé que le Ciel, d'autres démons explorent le paysage infernal, et tout au loin, à travers le profond crépuscule cimmérien, nous percevons le long roulement familier des vagues homériques : « Ils dirigent par quatre chemins leur marche ailée, le long des rivages des quatre rivières infernales

qui dégorgent dans le lac brûlant leurs ondes lugubres : le Styx abhorré, fleuve de la haine mortelle ; le triste Achéron, profond et noir fleuve de la douleur ; le Cocyte, ainsi nommé à cause des grandes lamentations entendues sur son onde contristée ; l'ardent Pyriphlégéton dont les vagues en torrents de feu s'enflamment avec rage. Loin de ces fleuves, un lent et silencieux courant, le Léthé, fleuve d'oubli, déroule ses méandres humides. Qui boit de son eau, oublie sur-le-champ son premier état et son existence, oublie à la fois la joie et la douleur, le plaisir et la peine. »

### La liberté

Le Jéhovah de Milton est un roi grave, défini par la pédanterie théologique, réglé dans ses actions d'après le dernier manuel du dogme, pétrifié par l'interprétation littérale, étiqueté comme une pièce vénérable dans un musée d'antiquités. La première fois qu'on le rencontre, il est au conseil et expose une affaire. Au style, on aperçoit sa belle robe fourrée, sa barbe en pointe à la Van Dyck, son fauteuil de velours et son daïs doré.

Adam va manger la pomme ; pourquoi avoir exposé Adam à la tentation ? Le royal orateur disserte et démontre. « Adam est capable de se soutenir, quoique libre de tomber. Tels j'ai créé tous les pouvoirs éthéréens, tous les esprits, ceux qui se sont soutenus et ceux qui sont tombés. Sans cette liberté, quelle preuve sincère eussent-ils pu donner de leur vraie obéissance, de leur constante foi, de leur amour ?... Quel éloge auraient-ils pu recevoir ? Quel plaisir aurais-je retiré d'une obéissance ainsi payée », etc., etc., sur plusieurs pages.

Mais le lecteur moderne n'est pas si patient que les Trônes, les Séraphins et les Dominations. C'est pourquoi j'arrête à moitié la harangue royale. On voit que le Jéhovah de Milton est fils du théologien

Jaques Premier, très versé dans les disputes des arminiens et des gomaristes, très habile sur le distinguo et par-dessus tout sûrement ennuyeux.

Quant au ciel de Milton, c'est un White Hall peuplé de valets en livrée. Les anges sont des musiciens de chapelle ayant pour tâche de chanter des cantates pour le roi et sur le roi. Mais ce qu'il y a de plus beau dans ce Paradis, c'est l'enfer, et dans cette histoire de Dieu, le premier rôle est dévolu au Diable. Ce Diable, ridicule et cornu au Moyen Age et devenu un géant et un héros. Comme un Cromwell vaincu et banni, il reste admiré et obéi par ceux qu'il a précipités dans l'abîme.

S'il demeure maître, c'est qu'il en est digne ; plus ferme, plus entreprenant que les autres, c'est toujours de lui que partent les conseils profonds, les ressources inattendues, les actes de bravoure. C'est lui qui dans le ciel a inventé les armes foudroyantes et remporté la victoire du second jour ; c'est lui qui dans l'enfer a relevé ses troupes prosternées et conçu la perte de l'homme : c'est lui qui, franchissant les portes gardées et le chaos infini parmi tant de dangers et à travers tant d'obstacles, a révolté l'homme contre Dieu et gagné à l'enfer le peuple entier des nouveaux vivants.

Quoique défait, il l'emporte, puisqu'il a ravi au monarque d'en haut le tiers de ses anges et presque tous les fils de son Adam. Quoique blessé, il triomphe, puisque le tonnerre qui a brisé sa tête a laissé son cœur invincible. Quoique plus faible en force, il reste supérieur en noblesse, puisqu'il préfère l'indépendance souffrante à la

servitude heureuse et qu'il embrasse sa défaite et ses tortures comme une gloire, une liberté et un bonheur.

## L'appel du grandiose

Ce sont les fières et sombres passions politiques des puritains constants et abattus que Milton trouvait vivantes et dressées au plus profond de son cœur. On comprend qu'il ait séduit Byron. Autour de lui comme en lui tout est grand. L'enfer de Dante n'est qu'un atelier de tortures comparé à celui de Milton, donjon horrible, flamboyant comme une fournaise, mers de feux, continents glacés qui s'allongent noirs et sauvages, battus de tourbillons éternels de grêle âpre, qui ne fondent jamais et dont les monceaux semblent les ruines d'un ancien édifice.

Les anges s'assemblent, les légions innombrables, pareilles à des forêts de pins sur les montagnes, la tête excoriée par la foudre, qui, quoique dépouillés, restent debout sur la lande brûlée. Milton, comme Hugo, a besoin du grandiose et de l'infini ; il le prodigue. Ses yeux ne sont à l'aise que dans l'espace sans limites et son âme républicaine enfante des colosses pour le peupler. Shakespeare nous enchante et nous blesse, nous trouble et nous distrait. C'est tout un orchestre à lui seul. Milton, n'ayant qu'une seule corde à son arc, celle du sublime, nous resserre, nous concentre et nous élève. Nous devenons grands par sympathie.

Et puis, après avoir justifié les voies de Dieu à l'égard des hommes, Milton termine sa terrifiante et grandiose entreprise



Milton.

sur le même ton serein, sublime et majestueux que celui sur lequel il l'avait commencée.

Rien n'est beau comme ces vers qui terminent le *Paradis perdu* : « Ils regardèrent derrière eux et virent toute la partie orientale du Paradis, naguère leur heureux séjour, ondulée par le brandon flambant. La porte était obstruée de figures redoutables et d'armes scintillantes. Adam et Eve laissèrent tomber quelques larmes naturelles qu'ils essuyèrent vite. Le monde entier s'ouvrait devant eux. Ils pouvaient y choisir un lieu de repos. La Providence serait leur seul guide. Eve et Adam, se tenant par la main et marchant à pas lents

et incertains, prirent à travers l'Eden leur chemin solitaire. »

On voit toutes les solitudes du monde ouvertes devant notre premier père ; toutes ces mers qui baignent des côtes inconnues, toutes ces forêts qui se balancent sur un globe inhabité, et l'homme laissé seul avec sa compagne et son péché au milieu des déserts de la création.

G. J.

**John Milton**, *Le Paradis perdu*, Imprimerie nationale, Paris 2002, 806 p.

Je conviais notre âge à rompre ses liens,  
Au nom des règles reconnues de l'antique liberté,  
Quand un bruit barbare aussitôt m'environne :  
Cris de hiboux, coucous, ânes, singes et chiens.  
Tels ces rustres jadis changés en batraciens,  
Raillaient les deux jumeaux engendrés par Latone,  
Et dont la lune et le soleil sont la double couronne.  
De jeter perles aux porcs voilà ce qu'il en coûte.  
Ils braillaient : « Liberté ! », mais leur aveugle rage  
S'insurge quand le vrai voudrait les affranchir ;  
La licence est au fond leur unique désir.  
Qui veut la liberté doit être juste et sage.  
Mais pour ces égarés, c'est en vain, on le sent,  
Que furent prodigués tant d'or et tant de sang.

Milton